

## L'automatisme de répétition et les limites de notre pouvoir. Quelques illustrations.

Jean Delahousse

Fatalité, destin, éternel retour du même, qui d'entre nous n'a jamais été frappé par des séquences répétitives d'événements apparaissant surdéterminés, voulus ou subies par le sujet et constituant un des ressorts du tragique?

Il n'est pas exceptionnel que ce tragique fasse irruption dans notre vie quotidienne, mais nous n'avons pas souvent l'étoffe de personnages de tragédie et, en règle, nous ne voulons rien en savoir. Ou alors nous introduisons cela dans un déterminisme d'essence magique ou religieuse, déterminisme que l'irruption du discours psychanalytique a profondément remanié, ouvrant des perspectives fécondes sans doute, mais tellement insupportables que ceux qui étaient en première ligne, à savoir les psychanalystes de la première génération, les ont édulcorées, tentant de nier la pulsion de mort et de ramener la psychanalyse dans le champ de la psychologie générale, ce qui rendra nécessaire le retour à Freud opéré par Lacan.

Il n'empêche que ce "ne rien vouloir en savoir" reste d'une extrême puissance et qu'il continue à porter sur ce nouage automatisme de répétition / traumatisme / pulsion de mort que tant de prises de position actuelles mettent en doute. Déjà, en 1964, Lacan évoquait "l'obscurantisme de notre temps dont sans trop savoir pourquoi, je fais crédit à l'avenir qu'il apparaîtra inouï". Que dirait-il quarante ans plus tard en plein révisionnisme anté-freudien ?

J'évoquerai donc la puissance de l'automatisme de répétition, sa massivité, qui peut nous prendre de court quelles que soient nos bonnes intentions, et la question difficile du maniement de la cure lorsque la répétition nous implique dans le transfert, obstacle majeur et ressort essentiel à la fois, ce qui nous met en face de la gravité de la responsabilité de l'analyste.

Allez savoir pourquoi, la première perplexité dont je me souviens et qui se réfère à ce que Freud appellera contrainte de répétition (*wiederholungszwang*) date de mon adolescence. Un après-midi d'ennui tranquille comme en connaissent les lycéens, je tombais par hasard en écoutant la radio sur une pièce de théâtre, semble-t-il oubliée actuellement, qui s'appelait *Ce soir à Samarcande* de Jacques Deval et j'ai gardé un souvenir très précis - souvenir-écran peut-être - de la légende sur laquelle reposait l'intrigue de la pièce ; la voici : un grand vizir arrive tout essoufflé chez son souverain et lui dit : "Tout à l'heure, sur le marché, j'ai croisé la Mort et elle a fait un geste en ma direction. Il faut que je fuie au plus vite, mon cheval le plus rapide est prêt et, dès ce soir, je serai à Samarcande". Un peu plus tard, le souverain, à son tour, croise la Mort sur le marché et lui dit : "Tu as effrayé mon grand vizir en faisant un geste pour le saisir". La Mort répond alors : "Ce n'était pas un geste pour le saisir, c'était un geste de surprise de le voir ici, car je sais que j'ai rendez-vous avec lui ce soir à Samarcande".

Avec le recul et la lecture du Séminaire XI de Lacan, on voit là une belle illustration de la répétition comme répétition d'une rencontre manquée et du fait que la Mort est dans le jeu. Le "Tu ne perds rien pour attendre" se noue avec le "Je cours à ma perte".

### L'écrit originel.

Historiquement, l'automatisme de répétition est apparu à Freud comme un obstacle à la visée initiale de la cure qu'était la remémoration d'un passé enfoui ; comme l'écrit Freud dans "Erinnern Wiederholen und Durcharbeiten", texte de 1914 traduit par "Remémoration, Répétition et Élaboration (ou Perlaboration)" : "Nous devons être préparés à découvrir que le patient cède à la compulsion de

répétition qui remplace maintenant l'impulsion à se souvenir, non seulement dans son attitude personnelle au médecin, mais aussi dans toute autre activité ou relation qui occupe sa vie à cet instant". Ainsi Freud établit une distinction précieuse entre ce qui se passe dans le champ même de la cure, c'est-à-dire dans le transfert, et ce qui va se jouer en dehors, c'est-à-dire sans rapport avec elle en apparence, mais nous n'avons pas à nous laisser tromper par cette apparence.

Actuellement, à partir du moment où, grâce à la psychanalyse, la notion d'automatisme de répétition est discernée de façon plus sûre, nous sommes amenés à distinguer divers types de situation, à la fois en fonction du caractère modulé ou massif de cette répétition, et en fonction de la place du thérapeute, le transfert étant ce qui noue la situation et ce qui lie l'analysant et l'analyste au point qu'on ne saurait dissocier le transfert du contretransfert.

### La répétition avant toute cure possible.

Évoquons tout d'abord les situations où nous sommes en tant que thérapeutes - pas nécessairement en tant qu'analystes - témoins impuissants d'une répétition trop rapide et trop violente.

Il est probable que ces situations rendent compte de certaines consultations uniques après lesquelles nous nous demandons avec perplexité pourquoi le patient n'est pas revenu et si nous ne sommes pas responsables d'une erreur ou d'une maladresse ; en fait, nous n'y voyons que du feu ; on peut présumer qu'il y a pas mal de patients qui errent ainsi de thérapeute en thérapeute, ne trouvant leur salut que dans la fuite répétée. Parfois, cependant, nous percevons l'articulation entre l'histoire du sujet et ce qui vient de se rejouer avec une telle brutalité ; j'en donnerai quelques exemples.

Je reçois un jour un homme jeune dont l'enfance a été dominée par une confiance de son père : "Quand vous serez grands, je divorcerai". Confiance non dite à la mère et qui en fait s'avèrera trompeuse. Dans sa vie sociale d'adolescent, puis d'adulte, il dit s'être toujours méfié des personnages en position d'autorité et avoir constamment cherché à découvrir leur mensonge. Cette attitude lui a valu de nombreux échecs professionnels.

Subodorant le lien entre cette enfance et ses échecs répétés, il a consulté divers psychothérapeutes, mais, me dit-il, "Je suis mal tombé: tel ne parlait pas, tel n'écoutait pas, tel baillait ostensiblement, bref, "ils ne faisaient pas leur métier honnêtement". En tant que thérapeute nouveau, j'avais des raisons de me méfier et je lui ai donc montré une attention soutenue et bienveillante jusqu'au moment où, jugeant un point digne d'intérêt, je lui demandai une précision. Il m'a alors répondu sèchement que je n'avais pas été attentif à ce qu'il venait de me dire ; à la fin de l'entretien, il me tend une carte Sésame Vitale, qui était en fonction depuis peu, et je lui dis que je ne la prends pas; il me rétorque vivement que j'en ai l'obligation, que ce n'est pas honnête et que, de toutes façons, il ne peut pas me payer. Je ne l'ai jamais revu.

Cet exemple de répétition transférentielle au quart de tour peut être rapproché de celui que donne Freud dans son article de 1914 isolant l'automatisme de répétition. "Comme exemple extrême, je citerai le cas d'une vieille dame qui avait fui de façon répétée sa maison et son mari dans un état de conscience crépusculaire pour aller on ne sait où et sans qu'elle devienne consciente de son motif pour décamper de cette manière. Elle entama le traitement avec un transfert affectionné marqué dont l'intensité augmenta avec une rapidité inhabituelle dans les premiers jours. A la fin de la semaine, elle avait décampé de chez moi avant que j'eusse le temps de lui dire quoi que ce soit qui eût pu empêcher cette répétition".

Des difficultés du même ordre peuvent surgir dans un contexte psychotique, mais leur mécanisme est d'un type tout différent, ainsi qu'en témoigne l'exemple qui suit :

J'ai été amené à recevoir il y a quelques années un universitaire canadien d'origine juive qui avait développé un délire de persécution dans lequel il était menacé de mort par des nazis. Il avait fui le Canada impulsivement, entraînant sa femme, et dès son arrivée à Paris avait demandé asile à un de ses collègues et ami amiénois qui, très alarmé, me l'avait amené en urgence.

L'entretien avait détendu la situation et, rassuré, il avait accepté de se reposer à Amiens quelques jours et de prendre un traitement. Je rédige donc une ordonnance et la lui donne. A peine l'avait-il parcourue qu'il montre à nouveau tous les signes d'une agitation anxieuse extrême et se sauve littéralement de mon bureau avant que j'aie pu comprendre quoi que ce soit. Sa femme a le temps de me glisser avant de le suivre : "c'est parce que dans votre nom, Delahousse, il y a SS". Le soir même, il prenait l'avion pour Genève, espérant trouver en Confédération Helvétique (je n'ose pas dire Suisse) un asile plus sûr.

Chez cet aliéné migrateur de la jet-set, le problème n'est pas celui d'une remémoration faisant place à une répétition dans le transfert, mais d'une rencontre avec un signifiant de son délire. On remarquera en passant qu'une telle rencontre était totalement imprévisible pour l'observateur non averti que j'étais, mais rigoureusement surdéterminée pour la femme qui, elle, savait.

Ceci m'amène à une parenthèse plus générale sur la surdétermination de nos existences, surdétermination dont l'automatisme de répétition constitue la trame, le savoir inconscient étant régi par une logique qui échappe au sujet. Comme l'écrit Melman quant à ce savoir inconscient :

"Si c'était un savoir organisé de manière aléatoire, nous serions nous-mêmes des créatures aléatoires, alors qu'au contraire, nous sommes dans nos répétitions d'un déterminisme effrayant, bien plus grand que bien des déterminismes physiques".

C'est ce qui faisait dire à Diatkine qu'un sujet était d'autant plus normal qu'il avait un haut degré d'indétermination. Propos en effet justifié dans le contexte névrotique habituel mais à modifier en cas de psychose. Lacan disait que le psychotique était le seul vraiment être libre ; en effet et cela tient à son absence d'arrimage au nom du Père qui le condamne à l'errance, mais en même temps, comme notre chercheur, il peut être rigoureusement surdéterminé lorsque la métaphore délirante le tient.

#### La répétition et la tentation psychothérapique.

Passons maintenant à des situations apparemment moins dramatiques ou l'écoute attentive de la biographie du consultant nous permet de repérer son enfermement dans une répétition problématique qu'il est tentant de mettre au travail, ainsi qu'en témoignent quelques brefs exemples.

Je pense à deux jeunes femmes, bien différentes l'une de l'autre au demeurant, mais qui ont toutes les deux vécu dans l'enfance un dédoublement de l'image paternelle entre leur vrai père et un beau-père désigné par la mère comme meilleur père. Devenues adultes, leur vie amoureuse s'est répétitivement dédoublée entre deux hommes, avec des hésitations, des tergiversations, des décisions impossibles ou annulées, dans un contexte de souffrance, de dissimulation et de culpabilisation. L'une de ces jeunes femmes a pu enfin dépasser cette situation grâce à l'analyse. Pour l'autre, dont l'analyse est en cours, la situation reste difficile: elle a rejoué ce dédoublement dans le cadre même de l'analyse en invalidant un premier analyste pour un autre ; ensuite elle avait enfin pu quitter l'un des deux hommes qu'elle connaissait et s'engager auprès de l'autre. Peu de temps après, la cure se poursuivant, était survenu un acting-out imparable : elle était tombée éperdument amoureuse d'un troisième homme qu'elle connaissait depuis de nombreuses années et qui au demeurant était plutôt une figure paternelle.

Cette histoire évoque une autre jeune femme que j'ai vue une seule fois. Elle faisait état d'une vie amoureuse très tourmentée, dominée, dit-elle d'emblée, par sa propension à détruire des amants

successifs et auparavant chéris. Cela la ramenait à la manière dont elle avait participé à la vie amoureuse de sa mère en tentant d'évincer ses amants pour la garder toute à elle. Elle se disait lucide sur ce qui se jouait, ajoutant que son analyste, dont elle disait beaucoup de mal, n'était pas à la hauteur de la situation et me proposant de le remplacer au pied levé.

Je n'avais guère d'autre choix que d'attirer son attention sur le fait qu'elle renouait avec cet analyste un scénario bien établi avec ses amants successifs et qu'il ne serait pas mauvais qu'elle en rediscute avec lui. Je ne lui ai pas fixé d'autre rendez-vous et ne sais ce qu'elle a fait de mes sages conseils.

Ce n'est pas par hasard si j'évoque des exemples tirés de la vie amoureuse, d'abord parce que c'est une source inépuisable de réflexion pour un analyste, ensuite parce que notre situation actuelle est probablement différente de celle que connaissaient Freud et les premiers psychanalystes, et ce, en raison de la libéralisation des mœurs et de la diffusion d'un savoir référé à l'analyse. Freud avait déjà évoqué la répétition des mêmes phases et de la même conclusion dans les amours successives d'un même homme parmi ses exemples de névrose de destinée. Cette constatation est devenue d'une grande banalité dans les deux sexes.

Actuellement, et surtout en pratique privée, je suis frappé par la fréquence des patients venant consulter en évoquant d'emblée la répétition d'expériences amoureuses douloureuses, tout en reconnaissant qu'ils y sont vraisemblablement pour quelque chose et qu'ils rejouent des situations ayant à voir avec leurs relations parentales. Cette apparente lucidité a ceci d'embarrassant que ces patients formulent très rarement une demande d'analyse d'emblée. Leur souhait de conseil, d'aide, d'orientation, voire parfois de psychothérapie, est sous-tendu par l'espoir initial d'une normalisation rapide avec une attente disproportionnée ("Réparez-moi cela en vitesse") et ils ne sont pas encore prêts à admettre qu'ils tiennent à leur symptôme.

Ce type actuel de demande met en question l'activité des multiples psychothérapeutes qui foisonnent sur le marché, que leur pratique soit consolatrice, invigorante, d'accompagnement d'aide à la mise en mots, qu'elle se réfère à des techniques codifiées comportementales, pédagogiques, cognitives, qu'elles soient attentives ou non à la part de suggestion et de transfert. Cette question concerne tout aussi bien les analystes, ne serait-ce que de façon latérale, car en deçà de la cure, nous pratiquons tous des entretiens d'orientation ou des entretiens préliminaires, préalables à une cure qui n'aura peut-être jamais lieu.

Sans entrer dans le foisonnement des psychothérapies diverses - qui constitue un défi à toute forme de réglementation -, rappelons que Lacan, outre qu'il évoquait parfois l'idée de savoir y faire avec son symptôme, opposait les psychothérapies, comme un tripotage qui peut réussir, à la psychanalyse comme opération ratée (j'y reviendrai).

En pratique, on peut se demander si bien des psychothérapies ne s'achèvent pas au moment où une analyse pourrait peut-être commencer, c'est-à-dire quand apparaît le transfert et la résistance chez le patient comme chez le thérapeute. C'est là que se renouvelle incessamment ce qui a différencié initialement la position de Breuer de celle de Freud : à savoir fuir ou accepter la place qui nous est assignée dans le transfert et faire avec. Pour le dire plus radicalement, citons Gérard Pommier qui évoque la psychothérapie comme étant bien souvent une défense contre la psychanalyse.

Il n'en reste pas moins qu'à notre époque de "prétendue information", bien des sujets, après avoir évoqué cet éternel retour du même qui les tourmente caressent l'espoir, malheureusement vain, d'une reprise de contrôle moïque : mieux contrôler, mieux maîtriser, "mieux gérer ses sentiments"

(quelle affreuse expression), leur espoir trop souvent déçu repose sur le postulat si répandu de l'unité du sujet, un sujet qui pourrait évacuer ses drames passés et enfin trouver l'oubli et la tranquillité.

A ces malheureux, déçus de notre incapacité à aller dans le sens de leurs vœux, on pourrait rappeler cette vive remarque de Lacan lors de sa tournée de conférences dans les universités américaines (en 1968 à Baltimore) : "De toutes façons, c'est toujours l'unité unifiante qui est au premier plan. C'est quelque chose que je n'ai jamais pu comprendre, car pour être psychanalyste, je suis aussi un homme, et en tant qu'homme, mon expérience m'a montré que la caractéristique principale de la vie humaine ...va, comme on le dit en France, "à la dérive". La vie descend la rivière, touchant une rive de temps en temps, s'arrêtant un moment ici ou là sans rien comprendre à rien, et c'est le principe de l'analyse que personne ne comprend rien à rien à ce qui se passe. L'idée de l'unité unifiante m'a toujours fait l'effet d'un scandaleux mensonge".

### La répétition dans la cure et l'acte psychanalytique.

Tout ceci va nous ramener, enfin, au champ de la cure, champ où, au Freud de 1914, "remémorer au lieu de répéter" va succéder le désenchantement ou au moins la tâche plus ardue du Freud de 1920, à partir du moment où bien au delà de la reproduction d'une expérience du plaisir, il constate un fonctionnement psychique bien différent qui va l'amener à remanier sa théorie et sa technique ; il bute en effet sur l'échec répétitif : culpabilité qui n'en finit pas de ne pas se régler ? Tentative inopérante et vaine de réduire le traumatique en le répétant à l'infini ? Bien au delà du rôle exclusif du principe de plaisir et de son aménagement en principe de réalité, il met à jour un fonctionnement que curieusement il va qualifier de démoniaque dans ses formes les plus extrêmes de névrose de destinée.

La répétition est là à la fois la marque du trauma structural nécessaire lié pour chacun à l'irruption de la réalité sexuelle, et non de tel ou tel trauma accidentel, et une tentative de retour à l'origine. Avec ce retour à l'origine au delà du principe de plaisir apparaît la notion cruciale de pulsion de mort, que Lacan retrouvera dans le langage lui-même, le mot étant le meurtre de la chose.

On conçoit qu'en 1920 cette notion puisse avoir choqué une partie du monde analytique qui s'accommodait d'une pratique et qui se trouve "poussée sans répit en avant, toujours en avant" ("Ungebändigt immer vorwärts dringt") suivant la réflexion du Faust de Goethe que Freud reprend lui-même dans ce texte. Cette résistance se cautionnait par ailleurs de la prudence initiale de Freud lui-même : "Ce qui suit est de la spéculation, souvent de la spéculation poussée loin que le lecteur peut prendre en considération ou écarter en fonction de sa prédilection personnelle" (*Au delà du principe de plaisir*).

Il n'empêche que cette spéculation va s'affiner peu à peu et prendre une place essentielle dans le développement de la théorie analytique de Freud, puis de Lacan. Pour ce dernier, la prise en compte de la notion de pulsion de mort constitue un clivage radical entre les "analystes dignes de ce nom ....et les autres".

Lacan va en effet articuler au plan du symbolique la répétition avec le fonctionnement de la chaîne de signifiants et ce qui en fait sans cesse retour, parce que dépendant d'un signifiant premier qui a disparu originellement. "De ce fait, la cause de l'inconscient, dit-il, doit être foncièrement conçue comme une cause perdue". Lacan va surtout évoquer le trauma comme l'irruption d'un réel qui fait trou et qu'on ne peut que se borner à circonscrire, la fonction de ratage restant au centre de la répétition analytique.

Dès lors, la question qu'a à se poser tout psychanalyste quant à sa responsabilité et aux limites de son pouvoir est de savoir comment il peut espérer mettre un terme à cet automatisme de répétition. Il faut reconnaître que nous sommes loin des premières pratiques freudiennes qui consistaient à rendre conscient ce qui est inconscient ou à reconstruire une histoire, ou encore à analyser les résistances. La répétition, lorsqu'elle n'a pas ce caractère démoniaque et irrésistible des grandes névroses de destinée, nous met à partir du moment où elle s'articule dans le transfert dans une situation difficile, paradoxale, mais potentiellement féconde. Ce transfert est en effet un moment limite de fermeture de l'inconscient dont le fonctionnement a un caractère pulsatile, nous rappelle Lacan dans le Séminaire XI. Le paradoxe, ajoute-t-il, est que nous attendons les effets du transfert pour pouvoir interpréter alors que dans le même temps, nous savons qu'il ferme le sujet à l'effet de notre interprétation.

Comme l'écrit Safouan, "Le tragi-comique de la destinée humaine réside sans doute en ceci que, d'une part, nous sommes condamnés à la répétition, puisque le désir n'est désir, que de se suspendre à un objet foncièrement perdu... et, d'autre part, nous sommes conviés à rompre avec cette répétition".

C'est dans cette logique que Lacan introduit la notion d'acte analytique qu'il annonce en se référant à l'acte manqué. Cet acte ne consiste plus seulement comme naguère à révéler des significations cachées au sujet mais il répond au désir de reconnaissance, appel mettant à l'épreuve le désir de l'analyste.

Cet acte fait coupure et ce n'est pas par hasard si Lacan utilise si fréquemment ce préfixe "dé" - désupposition, destitution, désêtre - et qu'il évoque, non sans effleurer au passage Mallarmé "Cet objet admirablement nommé dé" ; les joueurs pathologiques l'illustrent bien puisqu'ils y suspendent leur déchéance annoncée.

Je tenterai d'évoquer cette question de l'acte analytique avec un sujet qui dans un contexte de sentiment de non-reconnaissance de la part de son père et d'hostilité à son égard refusait d'utiliser son nom propre pour faire reconnaître son oeuvre. A un moment de la cure où il produisait incessamment des rêves visant à séduire ou à intéresser l'analyste, une simple phrase de ma part "Ca n'arrête pas" lui a paru témoigner d'un certain dédain pour ses productions et j'ai eu droit de sa part à des expressions de reproches larvés : "Tout cela pour rien", me disait-il, faisant allusion aux efforts que lui coûtait cette démarche d'analyse qui par ailleurs se poursuivait de façon favorable. La question de l'acte analytique, à partir du moment où il prend conscience de la puissance qu'il accorde au nom du père en payant de son échec le refus de l'utiliser serait d'aboutir à une reconnaissance, puis une destitution de l'analyste en place de père. L'espoir est qu'il puisse enfin utiliser ce nom sans devoir mettre en échec son propre désir de réussir dans une voie qui n'était pas celle que son père souhaitait. A partir de là, il pourrait reconnaître la vanité des ses efforts passés à chercher d'inutiles noms d'emprunt : "Tout cela pour rien" en effet, dès lors qu'il consent à s'inscrire dans une lignée dont le père n'est nullement propriétaire. Il s'agit, comme le disait Lacan, de se passer du père à condition de s'en servir.

Une telle histoire illustre le fait que, de façon toujours singulière, avec bien souvent un effet de surprise ou d'inattendu, l'automatisme de répétition nous met tant qu'analyste dans une situation difficile, pas toujours démoniaque certes, mais pas miraculeuse non plus, puisqu'il faut en passer par cette aggravation inévitable au cours du traitement que Freud a épinglée du nom de névrose de transfert. A partir de là, et pour la première fois peut-être dans l'histoire, la notion d'automatisme de répétition peut devenir un concept opératoire au terme d'un processus où notre responsabilité d'analyste est engagée, parfois durement.

Dans les situations favorables, il serait probablement irréaliste de viser sa disparition complète et j'avouerais humblement en tant qu'analyste que je pense pas parvenir bien souvent à ce que Freud appelait liquidation du transfert ou ce que Lacan évoquait comme fin des identifications imaginaires

ou désupposition complète de l'analyste qui choit comme objet a dans un mélange d'horreur et de satisfaction de travail bien fait.

Plus mesurée me paraît être la perspective de Safouan : "Au vrai, la répétition apparaît d'une manière générale comme l'étoffe même du temps. Est-ce à dire qu'au delà de la répétition, c'est la fin de l'histoire ? Je dirais plutôt que c'est le commencement de la véritable". "Une histoire, écrit-il plus loin, où l'assomption du désir sexuel est liée à celle de la réalité mortelle." Comme si, chez le patient évoqué ci-dessus, le "tout ça" pouvait se lier au "pour rien", l'analyste se bornant à "Tu l'as dit".

### Nos limites face à la répétition.

Mais ne nous voilons pas la face sur les situations moins favorables et leurs effets. Ce monde de larves que Lacan disait ne s'ouvrir qu'avec précaution peut nous assaillir concrètement ou se rejouer autrement et ailleurs après une psychothérapie imprudente ou une analyse partielle, et même parfois au cours d'une analyse bien menée.

On ne peut éviter que ce déplacement ait des effets institutionnels en se jouant dans nos petits groupes et a fortiori dans les sociétés d'analyse elles-mêmes : il est rare qu'on y trouve l'ambiance joyeuse d'une amicale d'agréables collègues ayant résolu leurs problèmes. Il serait naïf de s'en étonner si on considère le destin analytique de certains de ses membres : tel est resté empêtré dans un transfert qui le maintiendra dans un suivisme aveugle et stérilisant ; tel resté comme une âme en peine dans son désir de reconnaissance le jouera dans son agrément par l'école ou l'association ; tel sera passé de la haine à l'idéalisation ainsi que le rapportait opportunément Balint : " La conversion de saint Paul nous apprend que l'introjection sous une forme idéalisée d'un objet antérieurement haï et persécuté peut aboutir à l'intolérance, au sectarisme et à la fureur apostolique. On peut rencontrer des phénomènes analogues dans beaucoup de sociétés de psychanalyse".

Bref, on sait que ces éléments de répétition et de transfert jouent un rôle important dans toutes les sociétés humaines et les sociétés d'analyse y sont particulièrement exposées compte tenu de leur proximité avec les effets de l'inconscient. Nous n'avons pas tort de nous amuser (quand nous sommes dehors) et de nous méfier (quand nous sommes dedans) de leur possible dérive religieuse, sectaire ou universitaire avec leurs effets paranoïaques ou obsessionnels.

Parmi les autres situations moins favorables concernant l'automatisme de répétition, il nous faut citer, cette fois au plan individuel, les effets des interprétations prématurées, intempestives et sauvages soulignant la répétition alors que le sujet n'a aucun moyen de s'y soustraire. J'en prendrai un exemple particulièrement caricatural. Un jeune adulte hospitalisé au long cours pour une probable psychose infantile chronicisée avait pour habitude lassante et rebelle d'aboyer. Un interne de bonne volonté passant par là et apprenant qu'il avait été victime de maltraitance infantile lui dit : "Vous aboyez parce que vous avez été traité comme un chien quand vous étiez petit". A partir de ce moment, le patient a aboyé de plus belle, mais il ne manquait pas d'ajouter de temps à autre "J'aboie parce que j'ai été traité comme un chien quand j'étais petit". En somme, il confirmait ce propos du poète surréaliste, Marcel Duchamp : "Caressez un cercle, il deviendra vicieux".

Enfin, il me faut terminer par un questionnement impossible. La psychanalyse pour fragile et aléatoire qu'elle soit est-elle la seule chance de se dégager d'un automatisme de répétition ? Je dois avouer que je n'ai pas de réponse, quoiqu'ayant a priori l'opinion, qu'à éluder le transfert et son dépassement, les autres méthodes ne peuvent avoir qu'une portée limitée face à la puissance de cette contrainte. Dans le maquis des tripotages qui peuvent réussir mais qui peuvent aussi échouer lamentablement, on peut toujours se demander si la mise en mots, si telle ou telle technique comportementale ou cognitive ne sont pas susceptibles d'en atténuer la virulence. On peut se demander

aussi si, dans le cadre d'un transfert, non analysé mais introduisant une certaine inertie, le recours répétitif à un thérapeute lors des moments d'affolement de cette répétition n'est pas susceptible de limiter la casse. On peut enfin se demander, bien sûr, si la répétition est totalement imperméable au hasard des rencontres de l'existence ; on sait néanmoins, autant par l'expérience que par ce que disait Freud, que l'illusion d'une guérison par la relation amoureuse pour puissante qu'elle soit, se termine plutôt mal en général, comme le dit la chanson.

Reste bien sûr pour ceux qui traînent ce boulet et qui ont l'espoir d'exprimer, d'évacuer, la question de l'effet de l'expression sublimée dans l'art avec sa contrainte et son pouvoir libérateur. Cette incantation à l'évacuation et à l'oubli a été puissamment exprimée dans la dernière phrase du *Voyage au bout de la nuit* où Dieu sait si les situations traumatiques ou d'horreur ne manquent pas.

Voici ce qu'écrivait Céline et qui me servira de conclusion : "De loin le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin ...Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière et le ciel et la campagne et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus".